

# Franck Pavloff , *L'homme à la carrure d'ours*, Albin Michel, 2012, 203 pages, 15 €

Véronique Petetin

DANS **ÉTUDES 2012/7-8 Tome 417** , PAGES IV À IV  
ÉDITIONS **S.E.R.**

ISSN 0014-1941

DOI 10.3917/etu.4167.0117d

Date de mise en ligne : 29/06/2012

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-etudes-2012-7-page-IV?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...  
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



**Distribution électronique Cairn.info pour S.E.R..**

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](http://cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

# Littérature

Vassili GOLOVANOV

## *Espace et labyrinthes*

Trad. du russe par H. Châtelain. Verdier, coll. Slovo, 2012, 244 pages, 18,50 €.

Inclassable, le dernier livre de Vassili Golovanov l'est davantage que n'importe quel texte. Ni essai, ni récit de voyage, ou alors d'une manière absolument singulière. C'est que l'auteur s'y manifeste (tant d'expressions dont il qualifie d'autres écrivains pourraient lui convenir) comme un arpenteur de terres, un géographe métaphysique. Des dénominations froides ? Une œuvre savante ? Qu'on s'aventure dans ce livre – magnifique, il faut le dire d'emblée – on comprendra vite qu'il s'agit de tout autre chose. Que, si érudition il y a, elle est source de poésie et toujours nécessaire. On se laissera emporter par les six récits conduits d'une manière aussi renouvelée que stupéfiante. Chacun d'eux tente d'approcher un lieu (mythique ou réel, insituable le plus souvent, telle la source de la Volga) en même temps que l'œuvre qui s'y est enracinée par le passé (la poésie de Khlebnikov, le *Tchevengour* de Platonov), tout en s'employant à mettre au jour ce qui les unit mystérieusement et, dans la même quête, à trouver une clé qui permette de saisir ce qu'est devenue la Russie, ou ce qu'elle n'est plus. Si la structure des récits est hors normes, la langue ne l'est pas moins : charnelle, terrienne même, toujours envoûtante (quel travail de traduction !) mais différente dans chaque texte, en une véritable alchimie avec les espaces qu'il explore. Ce qu'il y aurait à dire d'un aussi vaste livre ne saurait être réduit

à quelques lignes. Ce qui s'y déploie – page après page – est un plaisir pour les yeux, pour l'esprit, comme d'une humanité étonnante. Un voyage à cœur ouvert à travers la Russie d'aujourd'hui et d'hier qui est à lire de toute urgence. À savourer et à méditer.

Marie Goudot

Cynthia OZICK

## *Corps étrangers*

Trad. de l'anglais (États-Unis) par A. Desarthes. Éditions de l'Olivier, 2012, 306 pages, 23 €.

« À Paris, [la journée] commence toujours en beauté. » Cette phrase pourrait provenir de *Paris est une fête* (Gallimard, 1964). Cynthia Ozick reprend en effet la tradition d'Ernest Hemingway et d'autres écrivains américains fascinés par Paris. Mais sa « génération perdue » est celle des Personnes Déplacées : corps et ombres voués à la dérive dans un Paris où évolue une « foule matérialiste, trop brisée », déchirée, réduite en miettes mais qui parfois en rejoint d'autres par-delà le temps qui passe et les espaces franchis – autant de sables mouvants qui menacent d'engloutir l'être. Ainsi Do essaie-t-elle de retrouver la trace de son mari par le biais d'un film vu et revu. Et chacun de dessiner une cartographie d'un Paris intime : Paris énigme, Paris mystère, Paris refuge, Paris prison... Le roman mêle deux continents : l'Europe et les États-Unis, séparés par le traumatisme d'une guerre, et des univers artistiques : celui de la littérature, du cinéma et de la musique – par le truchement de passages parfois abrupts d'un mode narratif à un autre : lettres, dialogues, souvenirs, rêveries. Les personnages

paraissent empreints d'onirisme, hantés qu'ils sont par leurs démons intérieurs et leurs blessures – tirillés entre le mensonge et la « froide et dangereuse vérité », mais dont la voix se fait souvent cri, grotesque et pathétique. Toutefois, le « soleil se lève aussi », comme sur l'univers d'Hemingway, lorsqu'ils tentent de faire que leur cœur, enfin, ne soit plus un *corps étranger* pour retrouver la familiarité du vivre au-delà des mystères de l'existence.

Marie Lienard

François WEYERGANS

### *Royal Romance*

Julliard, 2012, 206 pages, 19,30 €.

*Royal Romance* est le cocktail préféré de Justine, la jeune québécoise dont le héros (ou l'anti-héros), du dernier roman de François Weyergans, « fut personnellement amoureux ». L'expression dit à elle seule la maladresse de ce fameux David Flamm, écrivain sexagénaire, gauche avec les femmes, « et pas seulement au lit », comme le dit l'épigraphe. Tout l'art de Weyergans, de manière plus poignante dans ce roman, est sous mille prétextes, de retarder son sujet, de le tenir à distance à force de diversions, d'actes manqués, de coq à l'âne (Justine Comtoise vaut un développement sur les horloges comtoises...), une sorte de gaucherie, de fausse désinvolture, qui cache un total désarroi, des êtres qui vont mal, une histoire bouleversante : « Je ne sais pas, avoue l'auteur, s'il faut que je pleure ou que je prie avant de parler de la vie et de la mort d'une jeune femme. » Il est possible que le lecteur ne perçoive pas ce poids caché des choses, n'entre pas dans cette histoire de passion et de sexe,

juge l'ensemble étourdi et sans cœur. Qu'il aille, c'est un conseil, jusqu'au bout du récit, jusqu'à ces pages finales, où l'auteur trouve enfin, dans les bras d'Olga, sa fille, la possibilité de pleurer : « elle m'a pris dans ses bras, et serré contre cette merveilleuse jeune fille, ma fille, je me suis mis à pleurer. » Le vrai sujet pour Weyergans, c'est comme toujours : « À quoi riment nos vies ? » Plus encore quand la vie nous accule, sans artifice, à entamer ce bilan.

Dominique Cupillard

Franck PAVLOFF

### *L'homme à la carrure d'ours*

Albin Michel, 2012, 203 pages, 15 €.

Voilà un étrange récit qui mène le lecteur en Laponie, après une catastrophe écologique. Il y a une Zone, une mine désaffectée car radioactive, des habitations isolées où demeurent quelques survivants, des gardes supposés et tueurs qui les surveillent. Il y a beaucoup de brume, de brouillard, de neige et de glace. Et il y a Kolya, un homme au cœur d'ours et Lyouba, une jeune Antigone du froid. Ensemble, ils vont renverser la fatalité, « transformer leur désir de vengeance en formidable énergie ». Franck Pavloff se décrit lui-même comme un écrivain de l'ailleurs et des grands espaces. Dans ce texte, ce sont en effet les images qui saisissent : les étendues glacées où Kolya s'obstine à cultiver un lopin de terre pour son fils mort dans la mine ; les jouets d'un jardin d'enfant oublié, balançoire, portique, recouverts de neige, où Lyouba vient se réfugier ; des hommes rudes que la tragédie a rendus veules, une ville morte où un cinéma abandonné cache un amour possible. Ce roman a une allure

de bande dessinée fantastique, il pourrait aussi être un film, tant l'écriture de Pavloff nous donne à voir et sentir avec précision le Grand Nord, sa terre gelée irrémédiablement empoisonnée par des déchets nucléaires, et ces deux héros, libres, les derniers Lapons. Ce texte est un chant d'amour et de résistance. À la fin du récit Lyouba crie à l'homme dont elle attend un enfant et qui l'a aidée à s'enfuir que tout le monde n'a pas peur de l'inconnu, que les blessures protègent de la mort, et que les cicatrices font vivre.

Véronique Petetin

Daniel PENNAC

### *Journal d'un corps*

Gallimard, 2012, 396 pages, 22 €.

La plume est alerte on le sait, l'art de raconter accompli et le pari... téméraire. L'homme âgé qui remet à sa fille ces pages hardies s'explique sur son intention dans une lettre d'accompagnement: « Le corps est une invention de votre génération, Lison. Du moins quant à l'usage qu'on en fait et au spectacle qu'on en donne. Mais pour ce qui est des rapports que notre esprit entretient avec lui en tant que sac à surprises et pompe à déjections, le silence est aujourd'hui aussi épais qu'il l'était de mon temps. » Le début est attractif: l'adolescent vit dans le souvenir d'un père mort trop tôt dont il lui semble encore entendre le murmure bienveillant. Meurtri, inquiet, il se trouve en maintes occasions tétanisé par la peur. Corps à maîtriser donc, et corps à muscler, puisqu'aux dires de sa mère « il ne ressemble à rien ». Et c'est parti! À la fois pour l'exercice physique et pour l'exercice littéraire que représente ce journal.

Tout dire du corps n'est pas si simple. L'auteur se débat avec l'affectif qui ne cesse de revenir en force quoiqu'il en ait, et convient des limites de son entreprise: « la frontière entre le corps et la psyché. » Il n'est donc pas étonnant que, passées les surprises de l'adolescence et en attendant celles lointaines de la vieillesse, on se lasse de l'accumulation des séances chez le dentiste, des polypes et saignements de nez, de la mécanique sexuelle ou digestive, et autres détails dont on a, à bon droit, le goût de se passer. Si le corps importe dans l'histoire d'une vie c'est par la façon dont il est intégré à la totalité de l'existence. Le mettre au premier plan et vouloir lui accorder l'exclusivité est un artifice qui finit par être aussi ennuyeux que le récit par des importuns de leurs mille et une misères physiques. Quant à ce qui est de l'intime de la personne, corps et esprit confondus, il est présomptueux de le répudier au non du refus de l'occultation. Il se venge de ce dévoilement en paraissant plus nécessaire que jamais.

Françoise Le Corre

Pauline DREYFUS

### *Immortel, enfin*

Grasset, 2012, 228 pages, 17 €.

La précision des sources et la vivacité du style caractérisent cette biographie romanesque d'un grand écrivain de l'entre-deux-guerres, dans un foisonnement de références culturelles et de réflexions ironiques. Pauline Dreyfus explore les complexités de Paul Morand, séducteur ravi d'être la proie des femmes, malgré son mariage avec une Grecque divorcée d'un prince roumain, et met en lumière la tendresse du vieux

couple avide de revanche sur la société parisienne, grâce à une réception à l'Académie française. Au lendemain des événements de 1968, le général de Gaulle a enfin levé son veto à la candidature de l'ancien diplomate qui, en juillet 1940, avait quitté Londres pour Vichy, privant la France Libre de ses relations anglaises, et acceptant de Laval une ambassade à Bucarest, puis à Berne. Comme son ami Chardonne, Paul Morand considère que sa génération a été congédiée par la guerre et cherche à oublier le désenchantement par le souvenir des amitiés ou des paysages, de Proust à la Méditerranée. La perspective d'une élection au fauteuil de Maurice Garçon réveille l'ardeur de l'octogénaire. La jeunesse s'invite à son domicile avec la présence de Nathalie Baye, élève au Conservatoire recrutée comme lectrice d'Hélène devenue aveugle. Après un long hiver vient le printemps pour le vieil académicien qui retrouve la curiosité et rédige les belles pages d'un bijou : *Vénises*.

Jean Duporté

Annie SAUMONT

### *Le tapis du salon*

Julliard, 2012, 190 pages, 16 €.

Parfois, la vie se prend les pieds dans le tapis. La chute qui s'ensuit peut provoquer des rires grinçants, l'effroi compatissant, l'émotion brutale... Rien n'est plus comme avant pour ces vies de rien dont Annie Saumont fait des histoires. Ces personnages ordinaires, souvent déglingués, sont transformés, sans remords, en victimes. Ils ne sont pas marginaux, juste dans des situations « à risque », des équilibres fragiles. Une fille qui rit

« bouche fermée » tombe amoureuse d'un beau dentiste, le frère entièrement dévoué à sa sœur handicapée, ce gamin qui grandit tout seul... Dix-huit scènes posées avec une économie de mots, une écriture au scalpel, une maîtrise du suspense pour, en quelques pages, se montrer cruelle, fataliste, implacable. Elle sait y faire, Annie Saumont, après une trentaine de recueils et plus de trois cents nouvelles, à l'instar de ce personnage qui annonce dès les premières lignes : « C'est une drôle d'histoire. Pas une histoire drôle. Étrange, sinistre. Je vous la raconte ? » Elle raconte, et change de style, de langue, de rythme à chaque nouvelle. Si nécessaire, elle malmène la langue pour pousser à l'extrême une histoire qui dérape, pour restituer des univers délirants et aussi les fragilités sociales d'aujourd'hui. Grinçante et ironique, l'auteur de 85 ans est pourtant loin d'être machiavélique ou froide : elle pousse jusqu'à l'inexorable issue ses personnages engagés dans les impasses absurdes que réserve parfois l'existence. Plus dure est la chute.

Christophe Henning

Jean-Philippe TOUSSAINT

### *L'urgence et la patience*

Les Éditions de Minuit, 2012, 110 pages, 11 €.

Urgence et patience, deux mots inconciliables et pourtant si vivants au cœur de l'écriture, comme le révèlent ces beaux textes de Jean-Philippe Toussaint qui évoquent son expérience de l'écriture et de la lecture. L'urgence de l'écriture ne s'obtient qu'au terme d'une infinie patience. « Tout commence et tout fini par la patience dans l'écri-

ture. » L'aventure d'un premier roman, *La salle de bains* (1984), sa rencontre avec Jérôme Lindon puis Samuel Beckett, autant d'événements, mais aussi les lectures de Proust, Dostoïevski et toujours Beckett. Que cela soit en Corse ou dans le bus 63, les lieux mêmes sont désormais associés à l'événement de lecture et la mémoire s'en trouve profondément marquée, son être transformé. Comment ne pas être bouleversé lorsqu'on voit « briller » pour la première fois la hache de la littérature qui vient « briser la mer gelée en nous », pour reprendre les mots de Kafka ?

Franck Delorme

Marie Gil

## *Roland Barthes*

*Au lieu de la vie*. Flammarion, coll. Grandes bibliographies, 2012, 562 pages, 27 €.

Avec *Sade*, *Fourier*, *Loyola*, Roland Barthes a anticipé dès 1971 la revalorisation actuelle d'un genre toujours prolifique mais souvent décrié : la biographie. Pourtant, jamais Marie Gil ne tombe dans le travers du mimétisme avec Roland Barthes : son livre s'inscrit presque à l'opposé de la théorie barthésienne du « biographème ». Dans une approche chronologique ponctuée d'échappées (de lectures très précises et non chronologiques), l'auteur dépasse la biographie factuelle comme son antithèse pour rendre, non pas une vie mais une écriture de la vie. Passionnante, sa recherche place sur le même plan le matériau biographique et textuel. Elle présente une « matrice » où se succède dès la naissance de Barthes une série de manques et de complements jusqu'au manque absolu, la mort de la mère, coïncidant avec *La*

*Chambre claire*, l'essai définissant la photographie comme la présence de l'absence. Une herméneutique joyeuse et intelligente l'amène à déceler au sein des textes de Barthes des éléments biographiques enfouis. S'opposant à l'idée reçue que Barthes serait passé de la critique sociale dans les années cinquante à un structuralisme caricatural (*Système de la mode* ou *S/Z*, difficiles à lire) puis à un tropisme du roman dans ses dernières années, Marie Gil replace le structuralisme au centre de son écriture. D'une part parce qu'il correspond à sa manie de mettre en fiches ses lectures (il faudra un jour que les multiples index de Barthes soient publiés), d'autre part parce qu'il participe de la singularité de son écriture, mêlant littérature et scientificité. La thèse est convaincante et le parti pris, élégamment assumé.

Charlotte Garson

David Bellos

## *Le poisson et le bananier*

*Une fabuleuse histoire de la traduction*. Trad. de l'anglais par D. Loayza en collaboration avec l'auteur. Flammarion, 2012, 392 pages, 22,90 €.

Pour Walter Benjamin, un grand texte ne devient proprement grand que lorsqu'il est traduit. David Bellos, qui réfléchit à la fonction de la traduction, ne le contredira pas ! Pour lui, « tout énoncé compte une foule innombrable de traductions acceptables ». Fort de ce principe, Bellos bouscule les idées reçues qui font l'objet d'un chapitre entier : par exemple, la « traduction littérale » est un mythe, mais reste « une version qui préserve le sens dans les formes grammaticales appropriées à

la langue cible ». De même, il s'insurge contre le célèbre aphorisme : « Traduction, trahison ». Pour lui, « réserve faite de certains cas tout à fait exceptionnels, cette maxime est fautive et l'a toujours été ». Que font (donc) les traducteurs ? Ils essaient de produire un « effet équivalent ». Mais comment jauger l'équivalence de sens, sans échelle de mesure ? Pour Bellos, la première tâche d'une traduction doit représenter le sens d'un texte étranger car « le langage dans ses emplois effectifs a aussi pour fonction de constituer une dimension communautaire ». En trente-trois chapitres alertes, pétillants, foisonnant de citations, Bellos l'érudit et armé d'une précision conceptuelle délaisse les terminologies universitaires – témoin cet exemple malicieux tiré du film *Avatar* – et pose les vrais problèmes de la traduction. Et Bellos de rappeler la Bible de Luther ou la langue imposée par les colons. Sans être directif, cet essai passionnant invite à la réflexion sur la langue, et à la représentation que chacun se fait de sa propre identité indéniablement liée à sa langue.

Marie-Noëlle Campana

## Art

Antoine DE BAECQUE ET Philippe CHEVALLIER (DIR.)

### *Dictionnaire de la pensée du cinéma*

PUF, coll. Quadrige Dicos Poche, 2012, 816 pages, 39 €.

« Une pensée qui prend forme, une forme qui pense » : en s'inscrivant dans le sillage de cette définition du cinéma

de Jean-Luc Godard, cet ouvrage prend le contrepied d'une tendance récente de la philosophie, qui parfois considère les films comme de simples exemples, des objets de pensée à la limite de l'illustration. Cinéastes mais aussi concepts, mouvements ou films qui ont marqué la théorie du cinéma ; révolutions techniques qui amorcent des tournants esthétiques : de « Actors Studio » à « Visage » en passant par « Final Cut » ou « Navet », les entrées constituent chacune un véritable petit cours (« Numérique », « Montage »), fortement marqué par la formation historique d'Antoine de Baecque. Si la gent critique est peu représentée parmi les contributeurs (plutôt universitaires), l'équilibre entre historiens et philosophes fait de ce livre une réussite éditoriale en même temps qu'un plaisir de lecture. Qu'on le consulte sur une entrée précise pour connaître les écrits du critique allemand Rudolph Arnheim, trop peu traduits, ou qu'on se plonge dans l'entrée « Gothique » après avoir vu l'inégal *Dark Shadows* de Tim Burton. L'ordre alphabétique crée des voisinages inattendus et féconds. Jerry Lewis côtoie ainsi Marcel L'Herbier et *Freaks* de Tod Browning, les quatre colonnes sur Louis de Funès : de ces frictions de lecture naissent de nouvelles manières de voir.

Charlotte Garson

François BŒSPFLUG

### *La pensée des images*

*Entretien sur Dieu dans l'art avec Bérénice Levet.* Bayard, 2011, 259 pages, 21 €.

Historien et théologien, dominicain, professeur à l'université de Strasbourg, François Bœspflug mène depuis trente ans une recherche iconographique sans

précédent présentée en 2008 dans *Dieu et ses images* (Bayard). Ce livre d'entretiens, conduit avec finesse par la philosophe Bérénice Levet, donne la mesure de la rigueur et de la profondeur de ses investigations. Chez F. Böespflug, l'art de la synthèse se double d'un respect attentif à la singularité des œuvres, qu'il sait toujours protéger contre une analyse trop sociologique et économique de leurs contenus. Si la légitimité et la pertinence des images religieuses a traversé de longs purgatoires avant de s'imposer au concile de Nicée II (787), elles connaissent aujourd'hui une crise d'autorité significative. Dans un contexte de production très individualisée, il est tentant de ne plus poser d'exigences claires à leur égard tant sur le plan du sens que de la forme ; quant à leur réception, on risque aussi de ne plus apprendre à voir et interpréter les images. Par ailleurs, de nombreux champs d'étude restent à explorer, en particulier la question de l'exculturation des images européennes dans d'autres continents du monde. François Böespflug décrit sans complaisance la part de responsabilité des chrétiens ayant pu souscrire à des représentations caricaturales de la foi, qu'il s'agisse de nombreuses versions du pressoir mystique ou de scènes religieuses devenues théâtrales et mondaines à la Renaissance. L'énigme subsiste quant à l'usure, au retour en grâce ou à la pérennité d'images religieuses. Si la Crucifixion demeure un thème très vivant pour la plupart des artistes contemporains même agnostiques, on observe qu'il leur est très difficile de donner figure aujourd'hui à la Résurrection. L'auteur constate la disparition de nombreux types et sujets de l'iconographie chrétienne à partir de 1680 puis du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme celui de la représentation de La Trinité, l'un des lieux de prédilection de l'ouvrage. Enfin, face à

la surabondance des images, il est important de discerner celles qui peuvent renouveler en profondeur notre vision de l'homme et de Dieu de celles qui gommant tout espoir de relier le visible à l'invisible. Si on peut ne pas souscrire aux jugements sans appel de l'historien en matière d'art baroque, l'honnêteté magnifique et le savoir inspiré de l'auteur, touché d'abord par les Primitifs flamands et leur grande intériorité, font de cet ouvrage un livre indispensable et passionnant en matière de réflexion et de méditation sur le christianisme et son rapport esthétique et historique aux images.

Claude Tuduri

**Christian MERLIN**

### *Au cœur de l'orchestre*

Fayard, 2012, 489 pages, 26 €.

La musique symphonique et l'opéra supposent un orchestre, réunion de 40 à 150 musiciens qui joueront ensemble pour donner son à ce qui n'existe qu'à l'état de notes sur du papier. La sociologie de l'orchestre a été l'objet d'études poussées, et de nombreux chefs et compositeurs se sont exprimés à ce sujet, mais il manquait un livre qui ferait entrer dans la réalité de la vie quotidienne de ces musiciens unis dans l'entreprise collective la plus exigeante et la plus fragile qui soit. Le livre de Christian Merlin comble cette lacune. Écrit dans une prose fluide, il évoque de manière vivante tous les aspects de la réalité d'un orchestre. Organisation économique, hiérarchie, évolution historique, difficultés des œuvres à jouer, types de son, carrières dans les grands orchestres actuels. Ce livre révèle une connaissance intime de chaque instru-

mentiste et de son parcours personnel. Il est émaillé d'anecdotes révélatrices, évoquant la difficulté quotidienne, pour un musicien, à vivre sa passion musicale sans l'éroder dans l'habitude, surmonter le stress d'une exigence artistique absolue dans l'humilité de l'anonymat et du collectif. Les derniers chapitres, portant sur les relations entre le chef et l'orchestre, sont absolument remarquables. Au-delà de la somme de connaissances que ce livre transmet, c'est un plaisir de partager la finesse d'écoute artistique et humaine à laquelle l'auteur nous invite.

Violaine Anger

rent des lois et constantes de notre univers: la modification d'un de ces paramètres semble empêcher la formation des atomes, des étoiles, des planètes et donc de la vie. L'hypothèse du multivers permet alors de penser que, parmi une multitude d'univers infertiles, quelques univers seulement conduisent à l'apparition de la vie, dont le nôtre. Une explication par le grand nombre remplace ainsi une explication par un réglage intentionnel. Enfin, le multivers est une notion développée dans l'interprétation de la mécanique quantique proposée par Hugh Everett. Les deux auteurs notent cependant que cette hypothèse est éminemment spéculative, et s'interrogent sur son caractère scientifique.

Joël Dolbeault

## Sciences

Tobias HÜRTER & Max RAUNER

### *Les Univers parallèles*

*Du géocentrisme au multivers.* Trad. de l'allemand par J. Lelièvre. CNRS éditions, 2012, 221 pages, 22 €.

L'ouvrage de ces deux journalistes scientifiques a pour but de présenter l'idée, répandue en physique depuis quelques dizaines d'années, selon laquelle il existerait une multitude d'univers (un multivers), et que notre univers visible issu du Big Bang ne serait qu'une partie infime de ce multivers. Cette idée a plusieurs sources. D'abord, certains physiciens pensent qu'il n'y a aucune raison de considérer que la réalité physique se réduit à ce qui est observable au point de vue astronomique, et penchent ainsi pour une infinité d'univers. Ensuite, l'hypothèse du multivers se développe comme une réponse à certaines énigmes de la science, comme celle du réglage appa-

Oliver SACKS

### *L'œil de l'esprit*

Trad. de l'anglais (États-Unis) par C. Cler. Seuil, 2012, 288 pages, 22,50 €.

Comme dans ses précédents livres à succès (notamment *L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau*, Seuil, 1990), le neurologue américain Oliver Sacks étudie une série de cas cliniques concernant ses patients, sa propre vie ou des témoignages extérieurs. À mi-chemin entre la science et la littérature, il mêle avec bonheur des explications sur le fonctionnement du cerveau et la description d'expériences subjectives hors du commun. Son nouvel ouvrage se focalise sur les troubles neurologiques de la vision et sur les stratégies originales inventées par chaque individu pour s'y adapter. Par exemple, une pianiste devenue soudain incapable de déchiffrer ses partitions parvient à continuer son métier en développant à l'extrême

sa mémoire musicale. Un romancier ayant perdu la reconnaissance visuelle des mots réapprend à lire grâce aux mouvements de sa langue. Un aveugle accidentel réorganise son existence en renonçant à toute représentation visuelle interne. Un autre au contraire compense sa perte en renforçant son « œil » intérieur, au point de visualiser son environnement perçu par ses autres sens. Malgré la gravité de son sujet, ce livre passionnant et optimiste aide à considérer le handicap comme une différence plutôt que comme un défaut. Il nous émerveille sur la capacité du cerveau et de l'esprit humains à surmonter les épreuves.

Philippe Ribereau-Gayon

de quelques mois la chute de Néron, jusqu'aux premières années du règne de Vespasien, fondateur de la dynastie flavienne. Car c'est bien une succession de crises que l'historien décrit et analyse dans cet ouvrage, en convoquant fréquemment les précieux témoignages des historiens antiques. À travers les faits eux-mêmes, en profitant de tout un matériel papyrologique et épigraphique nouveau, il réussit à mettre en évidence le rôle primordial des soldats dans les querelles de pouvoir qui commençaient de se jouer bien ailleurs qu'à Rome, mais aussi l'enjeu essentiel que constituait déjà la circulation et le contrôle de l'information, que celle-ci soit horizontale ou verticale, l'objet d'une organisation assimilable à de la propagande ou le fait de la rumeur.

Jérémy Delmulle

## Histoire

Pierre COSME

### *L'année des quatre empereurs*

Fayard, 2012, 371 pages, 20 €.

Il n'a pas fallu attendre le suicide de Néron, en juin 1968, pour que les méfaits de la guerre civile jettent le trouble au sein de l'Empire romain. Mais la mort du prince, et avec elle l'extinction de la dynastie julio-claudienne, ne pouvait qu'accroître une telle instabilité politique. En l'espace d'un an à peine, quatre empereurs se sont succédé, dans un climat de violence tel qu'on a vu pour la première fois un assassin prendre la place de celui qu'il avait éliminé. C'est de cette fameuse « année des quatre empereurs » (Galba, Othon, Vitellius et Vespasien) que Pierre Cosme propose une relecture, en développant son analyse selon un plan chronologique, du soulèvement de Vindex, qui précède

Evelyne LEVER

### *Le temps des illusions*

*Chronique de la Cour et de la Ville 1715-1756.*  
Fayard, 2012, 439 pages, 22,30 €.

Très bien écrit, cet ouvrage est agréable à lire, mais il est aussi abondamment documenté et c'est avec plaisir qu'avec lui nous découvrons Paris et Versailles, « deux mondes opposés qui ne peuvent vivre l'un sans l'autre ». En réalité, c'est une chronique française très détaillée que nous propose l'auteur : de la mort de Louis XIV – l'éclipse du soleil – jusqu'au milieu du XVIII<sup>e</sup> siècle, quand de graves séismes et de nombreuses inondations passent pour de funestes présages. Louis XV (1710-1774) qui fut l'espace d'un instant le « bien aimé » séjourne avec la Cour à Versailles, le lieu du pouvoir certes, mais aussi celui de toutes les intrigues et de toutes les convoitises.

Mais, à quelques lieues de là, il y a Paris aussi, véritable centre intellectuel et artistique de l'Europe. Ainsi, sommes-nous, au fil des pages et sur un rythme soutenu, entraînés dans un va-et-vient incessant de la galerie des Glaces aux ateliers parisiens, des églises aux salons littéraires, des processions aux exécutions. Bref, c'est tout un monde que nous découvrons et voyons s'animer, avec ses drames domestiques, ses guerres sans fin, ses débats philosophiques et ses querelles ecclésiastiques. Que de convulsions et de passions dans un monde que l'on voudrait « immobile » mais qui souffre déjà des premiers symptômes d'une Révolution !

Philippe Lécivain

Jean-Pierre VAN DETH

### *Ernest Renan*

*Simple chercheur de vérité.* Fayard, 2012, 604 pages, 32 €.

S'il est un personnage qui semble identifié au XIX<sup>e</sup> siècle et auquel ce siècle est parfois identifié, c'est bien Ernest Renan. Séminariste breton de Tréguier, il perd la foi, quitte le séminaire et s'engage dans des recherches de type « rationaliste » et « positiviste » sur Jésus et l'histoire du christianisme : ainsi s'accordent, pour des raisons évidemment opposées, anticléricaux et cléricaux. La réalité est évidemment tout autre. Derrière le décor plus ou moins artificiel du siècle dans lequel Renan paraît souvent se fondre dans la reconnaissance et les honneurs, l'ouvrage de J.-P. van Deth montre un homme inquiet, passionné de vérité, voué aux langues orientales et surtout à ce Jésus qui ne cesse de le hanter. Ainsi ira-t-il jusqu'à explorer « pas à pas... le ber-

ceau du christianisme » et voir « tout le monde évangélique » passer sous leurs yeux à lui et à sa sœur Henriette. Car l'originalité et la vérité de cette biographie tient principalement à l'exploitation des correspondances personnelles de Renan, en particulier avec Henriette. Et c'est un tout autre Renan qui en ressort jusqu'à ses derniers propos sur la mort précisément : « Je ne serai plus rien ! Rien ! Rien ! » Comment se défaire de la tristesse qui émane de ce destin et de ce personnage ? L'honnêteté du biographe, son intelligence, la qualité de son écriture nous rendent aujourd'hui un autre Renan, à l'œuvre dépassée certes, mais pathétique. Un modèle du genre biographique.

Pierre Gibert

Annette WIEVIORKA ET Michel LAFITTE

### *À l'intérieur du camp de Drancy*

Perrin, 2012, 382 pages, 23 €.

Drancy, anti-chambre des camps de la mort, la formule est connue. Les bâtiments, qui inaugurent le style des barres et des tours qui ont envahi les banlieues françaises après-guerre, ont maintes fois été photographiés. Mais que s'est-il passé entre ces murs et dans la cour qu'ils encadrent entre 1941 et 1944 ? Comment les administrations française et allemande ont-elles organisé la vie des détenus ? Comment ces derniers ont-ils réagi à la situation inédite qui leur était faite ? Comment l'UGIF a-t-elle travaillé avec les nazis en tentant souvent d'échapper à une collaboration mortelle ? Comment la mémoire de Drancy s'est-elle construite ? Annette Wieviorka et Michel Lafitte retracent l'histoire de cet ensemble urbain, depuis sa construc-

tion dans la France des années 1930 jusqu'à son double statut actuel de zone de logements sociaux et de monument historique. Mais l'essentiel de l'ouvrage décrit la vie dans ce camp, alors qu'il n'était pour la plupart des juifs internés qu'un camp de transit vers une destination redoutée, mais dont ils ignoraient qu'elle était synonyme d'extermination. Les sources donnent notamment la parole aux journaux écrits par des internés et aident à comprendre les conséquences, sur le terrain et dans les chairs, des directives venues des autorités. Les réactions individuelles et collectives, les actes de bravoure, les lâchetés et les trahisons, les distinctions sociales entre juifs français et juifs étrangers, la vie quotidienne, les humiliations et la peur, tout dans ce récit prend corps et permet de mieux appréhender la réalité qui s'est cachée derrière ce simple nom : Drancy.

Laurent Klein

Jean-Baptiste FRESSOZ

### *L'apocalypse joyeuse*

*Une histoire du risque technologique.* Seuil, 2012, 318 pages, 23 €.

Avec un sens historique rare en ces domaines, Jean-Baptiste Fressoz démonte le préjugé selon lequel la modernité, sous couvert de progrès technique, aurait depuis l'origine sacrifié l'environnement, avant que le mouvement écologiste d'aujourd'hui ne renverse la tendance. Avec la probité morale qui caractérise tout vrai scientifique, l'auteur prend au sérieux les arguments de l'époque, qui nous paraissent aujourd'hui dérisoires. S'appuyant sur une étude minutieuse de cas précis (la

vaccination antivariolique, l'éclairage urbain au gaz, l'industrie chimique au XIX<sup>e</sup> siècle, les accidents de travail dans les mines et la sidérurgie), l'ouvrage met au jour les controverses, les oppositions politiques et sociales, les hésitations et finalement les voies contingentes prises par les technologies qui s'imposent aujourd'hui. Chemin faisant, il montre le rôle joué par les instances de régulation politique et de culture. Les discours, les normes et les procédures ne servent pas simplement à réduire le danger, elles visent tout autant à le rendre acceptable. Ce qui justifie le titre à consonance ironique, *L'apocalypse joyeuse*.

Étienne Perrot

## Philosophie

Sylviane AGACINSKI

### *Femmes entre sexe et genre*

Seuil, 2012, 168 pages, 17 €.

Dans ce nouvel essai sur les femmes, Sylviane Agacinski mène une réflexion aussi rigoureuse que passionnante sur le concept de « genre », du féminisme de Stuart Mill ou de Simone de Beauvoir au post-féminisme de Judith Butler et de la *queer theory*. Le genre comme « sexe social » éclaire ce qu'il y a de culturellement et de socialement construit dans la différence des sexes et les rapports hommes/femmes. Il permet une critique du naturalisme ancien et des stéréotypes qui enferment les femmes dans des rôles subalternes déterminés et immuables. Désormais de nouveaux genres de femmes et d'hommes apparaissent,

de nouvelles parades de séduction. Même si les modèles anciens ont la vie dure et qu'il n'est pas si simple d'évacuer au sein du couple des rapports de sujétion qui ont partie liée à l'érotisme, ni pour les femmes d'être à la fois des « sujets » comme les autres et des « objets » de désir au regard des hommes. Sylviane Agacinski déploie toute son habileté dans sa lecture critique des travaux de Judith Butler et de la *queer theory* comme une subversion du féminisme : en allant jusqu'à dire que les femmes, les hommes, la différence des sexes sont des catégories qui n'existent pas, ces théories ne permettent plus de comprendre la violence dont les femmes furent et continuent d'être l'objet, du modèle patriarcal aux nouvelles formes d'asservissement du corps des femmes que représentent « la gestation pour autrui » ou la pornographie. On s'étonne alors du silence de Sylviane Agacinski sur un ouvrage de référence de la philosophe française Catherine Malabou, *Changer de différence, le féminin et la question philosophique* (Galilée, 2009). Celle-ci se démarque de Judith Butler de façon subtile en ouvrant une nouvelle voie au combat féministe. Au-delà de la querelle de l'essentialisme et de l'anti-essentialisme, elle interroge ce qu'il reste de la femme privée de son essence et sur sa résistance au type de violence qui lui est faite. Elle insiste sur une expérience du féminin qui doit quelque chose aux femmes, au corps sexué des femmes, à leur possibilité d'enfanter et à leur sexualité, à leur jouissance qui n'est pas la même que celle des hommes. Il est regrettable que Sylviane Agacinski abandonne complètement ce schème de « la femme » pour échapper à la critique de l'essentialisme alors que ce débat repose sur « une conception vulgaire,

inculte, de l'essence », ce que réussit magistralement à démontrer Catherine Malabou.

Nathalie Sarthou-Lajus

Howard Zehr

### *La justice restaurative*

*Pour sortir des impasses de la logique punitive.*

Labor et Fides, 2012, 97 pages, 13 €.

Dans un ouvrage court et pédagogique, Howard Zehr, surnommé le grand-père de la justice restaurative (plutôt que restauratrice ou réparatrice, selon le choix, discutable, du traducteur), présente, plus de quarante ans après son invention, une synthèse de cette dernière. Les deux clés de cette justice sont la centralité de la victime et la participation de la communauté. En ouverture de l'ouvrage, après une belle préface de Robert Cario est donnée une utile bibliographie sur l'œuvre de l'auteur et sur la littérature francophone sur le sujet. L'auteur opère ensuite en quatre étapes. D'abord, il rappelle ce que cette justice n'est pas (réconciliation, médiation, alternative à la justice pénale) avant d'en présenter le fondement : non la punition, mais les besoins des victimes, des coupables et de la communauté. En second lieu, il en donne une définition : elle est « un processus destiné à impliquer, autant qu'il est possible, ceux qui sont touchés par une infraction donnée et à identifier collectivement les torts ou dommages subis, les besoins et les obligations, afin de parvenir à une guérison et de redresser la situation autant qu'il est possible de le faire ». Il y joint le décalogue de la justice restaurative, et présente ensuite quelques figures pratiques, insistant sur la diversité de ses possibilités. Enfin, il la situe en

complémentarité des justices rétributive et pénale. Cet ouvrage donne une bonne vue d'ensemble sur une pratique encore trop méconnue en France.

Guilhem Causse

Hannah ARENDT

## *L'Humaine Condition*

Éd. établie et présentée sous la direction de Philippe Raynaud. Gallimard, coll. Quarto, 2012, 1 300 pages, 26 €.

Ce fort volume donne accès à plusieurs écrits majeurs de Hannah Arendt, notamment les textes rassemblés sous le titre de *La crise de la culture*, mais surtout à deux de ses œuvres les plus importantes : *La condition de l'homme moderne* (en anglais *The Human Condition*) et *De la révolution*. Dans le premier, le lecteur trouve les catégories fondamentales de la philosophe, bien connue pour ses analyses innovatrices sur les totalitarismes, et dans le second une comparaison entre Révolution américaine et Révolution française, distinguées, voire opposées selon des termes qui font encore aujourd'hui débat, la première ayant réussi à ouvrir un espace de liberté politique, l'autre ayant sombré sous le poids de la question sociale non résolue. Volume tout à fait bien venu par conséquent, sauf qu'on eût attendu des traductions renouvelées, tant celle de *Human Condition* est défaillante sur des points essentiels, nullement corrigés ici. Faudrait-il attendre encore longtemps pour que le lecteur francophone ait à sa disposition des traductions fiables ? À remarquer la belle préface que donne Philippe Raynaud, mais cela ne compense guère les défauts des traductions. Il faut donc toujours et encore

se référer au texte en anglais si l'on veut étudier sérieusement Arendt.

Paul Valadier

Jean-Jacques COURTINE

## *Déchiffrer le corps*

*Penser avec Michel Foucault*. Jérôme Millon, 2011, 168 pages, 19,25 €.

L'auteur revendique une méthode qui est d'abord une familiarité avec l'entreprise de Foucault : une archéologie (ce qui rend le corps intelligible à telle ou telle époque) du corps donné à voir, et du discours qui le fait voir, révélateur de l'état de la société qui le produit. Cette histoire des regards questionne les déplacements des frontières entre les définitions de l'humain et de l'inhumain. L'auteur montre notamment comment, du XVIII<sup>e</sup> siècle et ses théâtres de monstres au XX<sup>e</sup> siècle qui a vu l'invention du handicap (depuis l'entre-deux guerres, l'infirme est le mutilé auquel on doit assistance et réparation), on est passé de l'exhibition à l'identification : l'autre monstrueux est désormais perçu comme un semblable. Cette rationalisation politique des « différences » induit une « normalisation de l'anormal ». Le plus saisissant est sans doute le chapitre sur les photos d'Abou Ghraïb qui met en évidence combien la violence en temps de guerre est la forme extrême d'une violence latente, toujours présente dans les rapports sociaux en temps de paix. Passées au crible de l'intericonicité (une image draine avec elle la mémoire d'autres images), ces photos renvoient à des genres familiers : observation à distance de la souffrance de l'autre (anesthésiant proportionnellement nos capacités d'empathie) ; écho des images-souvenirs touristiques, des

images-trophées de chasse ou encore de l'imagerie pornographique. Cette inscription dans un registre banal permet de ne pas penser que l'on a affaire à des humains : forme iconique, terrible, de la banalité du mal.

Agata Zielinski

Alessandro PIGNOCCHI

### *L'œuvre d'art et ses intentions*

Odile Jacob, 2012, pages, 24,90 €.

Ce livre est une invitation à nous interroger sur notre relation aux œuvres d'art à partir de notre situation présente. Nous sommes amenés d'abord à nous défaire de toute approche normative pour mettre en évidence le « réseau complexe de connaissances » en activité dans toute appréciation et toute reconnaissance de l'œuvre d'art. Cela nous permet ainsi de sortir de polémiques stériles qui opposent parfois les chefs-d'œuvre du passé aux réalisations de l'art dit contemporain. Il s'agit de déterminer la nature de notre expérience de l'art, dans toute sa réalité et sa complexité, *a fortiori* pour des créations qui nous semblent lointaines ou étrangères. Mais n'est-ce pas le point de départ de toute rencontre esthétique ? En effet, ce qui peut même nous sembler insignifiant est l'aboutissement d'une démarche suivie par l'artiste dont la finalisation engage activement le récepteur qui dégage les intentions, conscientes ou non, les vécus émotifs ou intellectuels, pour le dire autrement, des médiations à partir desquelles il peut entrer en communication avec l'œuvre. La réflexion d'Alessandro Pignocchi se situe au point de convergence de l'artiste, de l'œuvre et de son récepteur,

tous trois acteurs à proprement parler « irréductibles » d'une expérience communicationnelle. Son propos est donc en rupture avec l'approche « essentialiste » de l'art. C'est avant tout la psychologie cognitive développée à partir de penseurs « non continentaux », qui constitue la charpente de cet ouvrage théorique mais pourtant accessible à tous. On regrettera cependant que le philosophe ne nous propose pas davantage d'exemples d'application de son analyse. Mais cela sera peut-être l'objet d'un autre livre : après la théorie, la pratique...

Sarah Brunel

## Société

Henry KISSINGER

### *De la Chine*

Fayard, 2012, 576 pages, 26,40 €.

Comment les deux grands empires subsistant en 2012 sur notre planète, la Chine et les États-Unis d'Amérique, peuvent-ils coexister sans en venir à un affrontement désastreux ? Telle est la question centrale de cet ouvrage dont on ne saurait trop recommander la lecture à ceux qui voudraient sentir le vent du monde en train de se faire en se détournant quelque peu de notre vieille Europe. C'est néanmoins de leurs racines profondément européennes que se nourrissent les États-Unis, tout comme c'est dans l'épaisseur de son histoire que la Chine trouve les références, les évidences et les exemples grâce auxquels elle va chercher des réponses à une situation rigoureusement inédite. Ce livre est aussi un courageux

catalogue des aveuglements américains face à l'Asie, pour lesquels il tente d'indiquer des voies praticables pour éviter de les renouveler. Comment faire face à un partenaire qui ne veut pas même d'alliance tacite mais « une sorte de quasi-alliance, née d'ententes » ? Quelle réponse conviendrait-il d'apporter à la tactique chinoise de la vulnérabilité agressive, lorsqu'on sait depuis des siècles, en Occident, qu'on fait profil bas quand on est en position de faiblesse ? Et à côté de ces questions fondamentales sur notre présent et notre avenir proche, il y a la fascination de voir comment les relations tissées entre quelques hommes ont changé le sort de la Terre. Monsieur Kissinger est l'un de ces hommes et il y a quelque chose de prodigieux à le voir regarder puis essayer de comprendre une civilisation qui, dans le sang et la famine, a conquis de haute lutte sa place éminente, sinon prééminente, parmi les grandes puissances dont le nombre se fait rare. Face aux États-Unis qui se donnent volontiers l'allure missionnaire, voici une Chine qui non seulement ne veut d'aucune alliance avec les plus grands, mais qui récuse le statut de grande puissance. À côté des nombreuses et souvent meurtrières erreurs commises par la diplomatie américaine, une voix s'est élevée cessant de prétendre détenir l'axe du Bien pour écouter une autre voix, de plus en plus insistante, celle d'une toute autre nature, celle de la Chine. Henry Kissinger ne voit certes pas un angélisme ni d'un côté ni de l'autre mais il a du moins compris qu'il faut regarder ailleurs que du côté des certitudes brandies depuis des siècles par les Occidentaux.

Ivan Kamenarović

Pierre BUHLER

## *La puissance au XX<sup>e</sup> siècle*

*Les nouvelles définitions du monde.* Préf. d'Hubert Védrine. CNRS Éditions, 2011, 508 pages, 27 €.

Les changements de l'ordre du monde semblent de plus en plus rapides, sous la forme de crises multiples, de la dette au terrorisme. La question se pose maintenant de savoir quels sont les critères de la puissance qui forme la trame de l'ordre du monde. Ce livre cherche à donner cette « grammaire » du pouvoir qui va façonner le xx<sup>e</sup> siècle. Après un chapitre historique nécessaire, l'auteur propose des éléments de cette puissance, la géographie, le droit, la démographie, l'argent, avec des analyses détaillées et précises. Il donne une place spéciale aux réseaux, au savoir et à l'information, aux médias et aux religions. Il parcourt enfin les continents de puissance, l'Asie et ses géants, l'Europe et le pouvoir de la norme, l'Amérique et son *hubris*. Dans un épilogue intitulé « Lignes de fuite », l'auteur propose un dernier survol de divers pays significatifs des changements de puissance, en y observant les critères économiques, démographiques ou de recherche. Les pages finales sur l'Europe et la France se veulent une leçon bienvenue en ces débuts de mandat présidentiel. Ce livre de lecture aisée est comme une grande synthèse sur l'examen des forces de pouvoir en exercice dans le monde, appuyée sur une multitude de lectures et de références aux travaux antérieurs sur les relations internationales. À lire, autant par des étudiants que par ceux qui voudraient savoir comment se structurent les forces en présence dans la mondialisation.

Pierre de Charentenay

Diana PINTO

## *Israël a déménagé*

Stock, 2012, 232 pages, 19 €.

De prime abord, une telle annonce ne laisse pas indifférent. D'autant plus qu'elle est faite par une historienne, juive d'origine, qui s'intéresse à Israël et aux implications de la présence juive en Europe depuis la chute du Mur. En outre, Diana Pinto est membre fondateur de l'European Council on Foreign Relations et a été *visiting Scholar* à l'Université de Harvard. Son constat est le fruit d'expériences et de rencontres vécues lors de deux voyages académiques consécutifs effectués à Jérusalem et à Tel Aviv en juin 2011. Si Israël n'a pas quitté son territoire, plusieurs indices lui permettent de penser qu'il a la tête ailleurs. Il a quitté son voisinage avec les pays arabes et, ayant abandonné ses références occidentales, il vit désormais dans son propre cyberspace au cœur d'une mondialisation où il est attiré vers l'Asie. Pour décrire d'autres changements perçus dans la société israélienne, Diana Pinto utilise trois métaphores : l'aquarium, où évoluent sans se rencontrer juifs, arabes et étrangers ; la bulle, qui protège de l'extérieur ; la tente, qui relie Israël à sa diaspora. Un autre signe de ce déménagement : Israël s'est enfermé dans ses propres certitudes autistes, toutefois elle fait observer qu'artistes et intellectuels juifs vivant à l'étranger brisent cette tentation de repli sur soi. Déménager n'est pas sans risque : « Israël joue gros, très gros », écrit-elle. On peut en conclure que par cette réflexion personnelle et nuancée, l'auteur lance un avertissement à la société israélienne. En tout état de cause, elle invite le lecteur à sortir des sentiers battus afin de jeter

un autre regard sur un pays qui, selon elle, demeure inclassable. Au terme de la lecture une question se pose : le déménagement est-il un fait acquis ou bien un processus en cours ?

Pierre Sauvage

Jeremy RIFKIN

## *La troisième révolution industrielle*

*Comment le pouvoir latéral va transformer l'énergie, l'économie et le monde.* Trad. de l'anglais (États-Unis) par F. et P. Chemla. Les Liens qui Libèrent Éditions, 2012, 412 pages, 24 €.

Sous un emballage plus politique que moral, l'auteur reprend l'argumentation centrale de son livre précédent, *Une nouvelle conscience vers un monde en crise. Vers la civilisation de l'empathie* (Les Liens qui Libèrent, 2009). La démocratisation (ou plutôt, faudrait-il dire, la décentralisation) des sources d'énergie, associée à l'économie de réseaux, permettra, dès le milieu du siècle présent, de surmonter la crise écologique et de créer les millions d'emplois que demande un développement soutenable. L'auteur sait gré aux instances européennes d'avoir, semble-t-il, écouté ses propos, et critique l'administration Obama qui défend, par des moyens d'un autre âge, le mode de vie américain. En fait, qu'il s'agisse d'empathie dans l'ouvrage précédent, ou de coopération comme ici, l'auteur brode sur le canevas intéressant de l'économie des réseaux (d'où l'idée de pouvoir latéral). Il en oublie peut-être ce que Pierre Bourdieu avait fortement souligné : tout réseau s'appuie non seulement sur des infrastructures de communication, mais également

sur un système symbolique, source de distinctions sociales et d'oppositions de classes, qui font douter de l'avenir sans nuage que nous promet l'ancien prophète de *La fin du travail*.

Étienne Perrot

Nicolas Duvoux

### *Le nouvel âge de la solidarité*

*Pauvreté, précarité et politiques publiques.*  
Seuil, coll. La République des idées, 2012,  
105 pages, 11,50 €.

Trancher d'une lame affûtée dans le millefeuille de l'État social. En décrire les différentes couches dans leur dimension historique et politique. Expliquer leurs contradictions apparentes comme une logique de division. Tel est le travail de l'auteur, étayé sur des exemples chiffrés et sur une analyse globale. Le glissement des politiques de protection sociale universelle, fondées sur des droits collectifs, vers des politiques d'assistance ciblées sur les individus pauvres, est une régression. Les effets de cet arbitrage sont délétères sur le plan des conditions de vie, inéquitables socialement et peu intégratrices. Au cœur du dispositif, le RSA échoue à transformer un revenu minimal en levier pour l'autonomie, car il repose sur une vision étroite de l'insertion, fondée exclusivement sur le travail, alors même que le chômage s'étend. Mais surtout, ces politiques produisent du ressentiment tant parmi les bénéficiaires de l'assistance que parmi les travailleurs et les contribuables. Le discours de la responsabilisation dégenère en dénonciation, masquant les inégalités réelles et les responsabilités collectives. Cette dérive devrait nous conduire à repenser la solidarité natio-

nale. C'est là que l'ouvrage trouve ses limites. Certes, il propose des réformes intéressantes sur des points précis des dispositifs de protection. Mais il ne parvient pas à étayer politiquement un projet de nouveau contrat social fondé à la fois sur l'autonomie des personnes et sur l'universalité des droits.

Sylvie Koller

Gaël GIRAUD & Cécile RENOARD

### *Le Facteur 12*

*Pourquoi faut-il plafonner les revenus?* Carnets Nord, 2012, 248 pages, 18 €.

« Comment continuer à faire société si les écarts de revenus sont tels qu'entre le haut et le bas de l'échelle, les citoyens n'ont plus rien de commun? », demandent Gaël Giraud et Cécile Renouard, respectivement jésuite et religieuse de l'Assomption. Comment vivre sur la même planète quand le revenu des 0,01 % de foyers les plus riches a crû dix fois plus vite que celui des 90 % de foyers les plus pauvres de 1998 à 2005? Ou quand un grand patron peut gagner 40 000 fois le RMI? Les auteurs réfutent les arguments en faveur de cet abîme social. Non, rendre les riches plus riches n'aide pas les pauvres à s'enrichir. Non, plafonner de un à douze les écarts de salaires du privé (le fameux « facteur 12 »), comme cela est le cas dans la fonction publique française, ne ferait pas fuir les talents à l'étranger: dans les pays nordiques, le facteur est de six et ils ont conservé leurs chefs d'entreprise. Jusque là, on souscrit à cette frugalité. Mais, avec une logique implacable, les auteurs associent les inégalités de revenus aux plaies du temps présent, telles la crise de la dette, les émissions de gaz à ef-

fet de serre, la désindustrialisation, le libre-échange, le chômage... Ils envisagent donc une fiscalité confiscatoire avec – entre autres – un taux effectif d'imposition de 83 % au-delà d'un revenu supérieur à 100 000 euros par mois. Pour éteindre d'un coup la moitié de la dette publique, ils reprennent l'idée de Jacques Delpla d'une taxe exceptionnelle de 7 % sur l'ensemble du capital national de 12 500 milliards d'euros. Mais ne sous-estiment-ils pas la nature humaine et les rapports de force ?

Alain Faujas

Michel DOLLÉ

« *Peut mieux faire!* »

*Pour un renouveau des politiques de l'éducation.* Éditions Saint-Simon, 2012, 243 pages, 13 €.

Un « État juste » doit se doter d'une politique familiale qui réduise les inégalités de départ, et ce avant d'aborder toute refondation de son système scolaire. Cette priorité est l'angle d'attaque de cet ouvrage écrit par un économiste proche de Jacques Delors. On y parle de mutualisation des institutions et des ministères, de redistribution des moyens en privilégiant le soutien aux familles, les « congés parentaux » et en soignant l'accueil en maternelle, « le premier lieu d'éducation où s'ancrent les inégalités de développement liées aux inégalités sociales et où s'enclenchent les inégalités scolaires ». « Bien devenir », meilleure estime de soi et confiance réciproque dans les institutions d'accompagnement, tel serait, au-delà des connaissances, l'objectif préalable poursuivi par ce nouveau parcours de formation. L'auteur a fait un gros effort de documentation pour se

tenir au courant du débat sur l'éducation pour finalement ne retenir comme modèle que le système finlandais. Nous aurions préféré qu'il développe plus avant cette idée (nouvelle?) que l'éducation nationale ne serait bientôt qu'un département d'un ministère des « Affaires sociales et familiales ». Aussi, invitons-nous l'auteur de *Investir dans le social* (Odile Jacob, 2009) à donner forme à cette intuition inspirée.

Daniel Casadebaig

Jacques BARROT & Christophe BELLON

*De l'indignation à l'engagement*

*Foi et politique.* Cerf, 2012, 170 pages, 14 €.

Il n'est pas si fréquent qu'un membre du Conseil constitutionnel intervienne pour parler de foi et de politique. L'action politique locale, nationale mais aussi européenne de Jacques Barrot a été depuis des décennies motivée par sa foi. Engagement, donc, et pas simplement indignation comme il apparaît plus facile et plus médiatique aujourd'hui. Un engagement appuyé sur la tradition de l'enseignement social de l'Église, comme sur l'expérience de la résistance contre les totalitarismes. La construction de l'Europe est bien entendu un exemple de cet engagement des centristes et des démocrates-chrétiens. L'ouvrage propose quatre portraits d'humanisme chrétien en exercice, ce qui évite l'abstraction et permet de suivre des parcours bien concrets. Il cherche ensuite à comprendre les raisons de l'affaiblissement du politique, y compris pour l'Église. Il les trouve dans l'intérêt pour les questions personnelles et identitaires mais aussi dans le court-termisme et la « peopolisation » de la politique. Jacques Barrot

propose un autre regard pour ouvrir à un nouvel âge de l'humanisme chrétien. L'épilogue évoque les chantiers que les nouveaux humanistes devront ouvrir. Ce petit livre grand public partage l'enthousiasme de l'acteur de terrain, du chrétien démocrate qui s'intéresse à l'autre et à la communauté. Il lance ainsi un vent d'optimisme aux générations fatiguées et inquiètes sur le sens de la politique.

Pierre de Charentenay

de favoriser les explorateurs audacieux de ces « nouveaux nouveaux mondes ». Au-delà du « carnaval des apparences », notre sage humaniste en appelle à la construction « de croyances, d'engagements solidaires, de spiritualités » capables de refonder le lien social. C'est de la créativité et de l'innovation qu'il faut. Belle et audacieuse leçon adressée par le grand sociologue, d'abord aux jeunes générations.

Marie Liesse-Lecerf

Georges BALANDIER

### *Carnaval des apparences*

Fayard, 2012, 288 pages, 19,30 €.

Depuis plusieurs années, Georges Balandier s'est fait l'anthropologue de notre société de la « sur-modernité » et, notamment, des métamorphoses des langages *via* le numérique. Dans ce dernier ouvrage, il se souvient d'abord de ce « pays de taiseux », sa Haute-Saône natale, où la parole était chose rare. Puis sont venues la guerre et ses techniques, les Trente Glorieuses et leur monde matériel et, enfin, notre modernité tendue de mots « chauffés » exaspérant les passions et saturée de « technovocabulaires » encombrant nos espaces cognitif et public. Désormais, les mots et nos relations sont noyés dans la « parlerie universelle » de l'Internet et des réseaux sociaux; le politique s'est fait « gouvernance » d'experts. De ce constat, Georges Balandier ne tire ni pessimisme ni nostalgie. Une autre modernité est possible, affirme l'anthropologue: soit la société « surmoderne » continue de cultiver un monde d'« utilisateurs fascinés » et de consommateurs de technologies plongés dans la « technojouissance »; soit elle décide

Marc GRASSIN & Frédéric POCHARD

### *La déshumanisation civilisée*

Cerf, coll. L'histoire à vif, 2012, 266 pages, 22 €.

Arguant d'une volonté humaniste, le sujet libéral contemporain n'a de cesse d'appeler l'éthique à la rescousse lorsque difficultés, crises et violences surgissent. À grand renfort de codes ou de normes, l'éthique promet de réguler les pratiques et de veiller à leur humanisation. Mais cette invocation suffit-elle, n'est-elle pas en réalité un « alibi » qui permet de continuer ce que l'on a mis en œuvre, un faire-valoir de la probité et de la qualité d'une entreprise qui l'affranchit de tout examen critique supplémentaire? Dans un style vigoureux et incisif, parfois lapidaire, Marc Grassin et Frédéric Pochard soulèvent le voile posé sur le processus insidieux et rampant par lequel nos sociétés libérales occidentales vident l'éthique de son rôle critique, entérinant ainsi des mutations qui, « à coup de petits riens », annoncent « un monde posthumain, un monde où l'indifférence domine ». Refusant la violence, soucieux de préserver une paix nécessaire à la réalisation et à l'affirmation de lui-même, se targuant

de tolérance, le sujet libéral endosse pourtant une anthropologie centrée sur le même, qualifiée ici d'anthropologie « guerrière ». Les auteurs nous font comprendre les glissements induits par les mécanismes de la pensée libérale moderne en son alliance à la technique, à l'économie et à la libération politique. Convaincants et suggestifs, ils offrent de précieuses clés de lecture pour décrypter la violence masquée et déshumanisante des discours politiques ou des débats éthiques actuels. Une invitation à se convertir à l'imprudence pour écouter la promesse qu'est l'homme, « une promesse à vouloir et à faire ».

Anne-Solen Kerdraon

Jean-Luc PORQUET

*Jacques Ellul, l'homme qui avait (presque) tout prévu*

Le Cherche-Midi, 2012, 360 pages, 18 €.

Jacques Ellul (1912-1994), théologien protestant, sociologue, fut l'un des premiers penseurs français à dénoncer les méfaits prévisibles de l'idéologie technicienne. Jean-Luc Porquet, journaliste au *Canard enchaîné*, dans cette seconde édition actualisée d'un ouvrage paru en 2003, prolonge les intuitions de Jacques Ellul et les confronte avec rigueur aux pratiques sociales, culturelles et politiques de ces dernières années. Encadrée par des rappels historiques (biographie et histoire de la technique, puis témoignages d'acteurs et de penseurs contemporain, de Serge Latouche à José Bové en passant par Jean-Claude Guillebaud, Lucien Sfez, Dominique Bourg et Patrick Chastenet) la deuxième partie de l'ouvrage est saisissante. Plutôt que de tenter une généalogie de la pensée de Jacques Ellul, Jean-Luc Porquet choisit vingt thèmes.

Le traitement des Comités d'éthique qui, sous couvert de jugements prudents, accompagnent en fait les avancées techniques, est suggestif. Les thèmes mis en valeurs sont pêchés dans les trois livres centraux de Jacques Ellul : *Le bluff technologique* (1988), *La technique ou l'enjeu du siècle* (1954), *Le système technicien* (1977). Ces thèmes sont traités à la manière des prophéties, à la fois comme annonciatrices de l'avenir (ça, c'est leur côté divertissant, le plus superficiel), et mises au jour de l'actuel sous l'actualité. C'est sans doute sur ce dernier aspect que la plume alerte de Jean-Luc Porquet aurait pu gagner en densité.

Étienne Perrot

Robert NEUBERGER

*Exister*

*Le plus fragile et intime des sentiments*. Payot, 2012, 156 pages, 13,50 €.

Robert Neuberger, psychiatre et psychanalyste, livre un petit recueil de variations sur le thème du sentiment d'exister. Dans un style simple et clair, il rappelle comment celui-ci s'élabore, mais aussi comment des événements peuvent remettre en cause cette fragile construction, imposant un choix : désespoir et destruction ? Sublime et création ? Tentative de se faire auto-exister en fixant l'angoisse existentielle sur un « objet » censé combler tous les manques ? Ou dépression, cette rage impuissante sans droit de cité, offrant un cadre d'anormalité tolérée à qui veut faire grève d'un rôle assigné en préservant l'ordre institué, avec la complicité d'une médicalisation délivrant des identités de substitution ? Loin des poncifs et diagnostics aveuglants, l'auteur souligne que l'existence

est liée à la croyance en ce qu'est ou devrait être notre vie, chaque homme, comme auteur de sa vie, étant dans cette invention. Il ne sous-estime pas pour autant le fantasme du contournement de l'angoisse qui naît de ce que le sens de la vie est une élaboration personnelle en devenir. Non plus que le risque de chercher l'évitement dans une philosophie qui poserait en principe l'existence d'une réponse ou dans une quête religieuse qui proposerait une réponse toute faite. Mais, à la lumière de sa pratique et d'exemples concrets, il prône une lecture saine et dépathologisante de la souffrance psychique, une curiosité bienveillante qui restaure la dignité liée à la faculté de choisir.

Marie-Emmanuelle Gillet

Nicole & Philippe JEAMMET

### *Lettre aux couples d'aujourd'hui*

*Les nouveaux défis de la vie à deux.* Bayard, 2012, 2012, 187 pages, 18,50 €.

Psychothérapeute et maître de conférence en psychopathologie, psychanalyste et professeur de psychiatrie, les auteurs puisent dans leur longue pratique d'écoute et d'enseignement, inspirés par la littérature contemporaine (Anne Bragance, Laura Kasischke, Patrick Lapeyre, Lionel Shriver ou Jean-Marc Parisi...), mais aussi par leur expérience de couple marié depuis une quarantaine d'années. Leurs réflexions s'affrontent aux questions que traverse le couple aujourd'hui « lieu dramatique [...] par son extraordinaire puissance de transmission et de procréation ». Comment ne pas interroger les attentes qui préexistent à toute rencontre pour qu'advienne le sens ? La liberté, plus que jamais, est aux prises avec l'engagement alors qu'un mariage

sur deux connaît l'épreuve du divorce. Nicole et Philippe Jeammet témoignent du défi de durer dans le temps. Du besoin d'idéalisation au besoin d'ailleurs, de la rivalité à la jalousie, la manière de se rapporter à soi comme à l'autre, mais aussi la place de l'enfant sont autant de questions abordées. Ces pages très accessibles accompagneront la réflexion des couples qui souhaitent enraciner leur amour tout en réfléchissant à la manière dont ils le vivent au quotidien. Aimer offre d'apprendre à recevoir avant de donner, apprendre à porter un regard confiant sur les relations pour envisager un avenir ensemble tout en étant différents.

Franck Delorme

## Questions religieuses

Christian BELIN

### *Le Corps pensant*

*Essai sur la méditation chrétienne.* Seuil, coll. Les dieux les hommes, 2012, 366 pages, 23 €.

En 2002, Christian Belin avait consacré un savant ouvrage à *La Conversation intérieure. La Méditation en France au XVIII<sup>e</sup> siècle* (Honoré Champion). Celui qu'il nous offre à présent n'en est pas la réduction à l'usage du grand public, mais son approfondissement, initiant à une intelligence de cet univers spirituel. L'historien n'a rien perdu de sa rigueur, mais il affiche de surcroît une conviction d'une rare vigueur. La méditation en effet n'est pas une technique de concentration ni d'intériorisation, mais ce mode de l'intelligence croyante

qui consent à se laisser travailler, transformer par « la pensée du Christ » (1 Co 2,16). Elle est donc source non pas tant d'un renouveau de piété que d'un renouvellement lucide et engagé dans le monde et dans l'histoire. Ce qui nous vaut une admirable réflexion sur la temporalité chrétienne, combien salubre pour les esprits inquiets ou pusillanimes, tentés par la nostalgie chagrine d'une chrétienté fantasmatique et le repli sur une communauté mythifiée. Cette pratique chrétienne de l'intelligence se développe en un septénaire ouvert par l'épreuve du vide qui mesure l'inconsistance des apparences, pour ensuite se laisser habiter par le souffle créateur, donnant vie au corps de chair, précurseur du corps de gloire, déployant entre les deux la sagesse intrépide des images. C'est ainsi que prend naissance la parole que condensent les Écritures dont la densité n'est accessible qu'au lecteur qui déchiffre conjointement le temps présent. La méditation n'est donc ni retrait quiétiste ni assoupissement indolent, mais pénétration sereine de la nouveauté qui obstinément défie l'entropie malheureuse à laquelle nous nous croirions condamnés. Refus de la tyrannie des déterminismes, elle est exercice de notre liberté.

François Marxer

Jean-Louis SKA

***L'Ancien Testament expliqué à ceux qui n'y comprennent rien ou presque***

Bayard, 2012, 255 pages, 18,90 €.

Grand spécialiste de l'Ancien Testament, Jean-Louis Ska relève le défi d'une présentation simple et

accessible à tous de ce vaste corpus littéraire qu'il définit, à la suite d'Umberto Eco, comme l'un des « Grands livres non lus », essentiellement à cause d'un langage peu compréhensible au lecteur contemporain, qui n'est plus guère familier de la littérature ancienne. L'ouvrage, de lecture agréable, fournit quelques clés historiques nécessaires à une première approche critique de la Bible en vue d'une lecture évitant l'écueil du littéralisme. Après avoir défini l'Ancien Testament comme « bibliothèque nationale » d'Israël – ensemble qui se construit donc dans le temps avec pour finalité essentielle de fonder l'identité du peuple –, Jean-Louis Ska passe en revue les différentes pièces de cette bibliothèque : le Pentateuque, les « historiens » d'Israël, les Prophètes, les Sages et la dernière « pièce » contenant des livres tels que les Psaumes, Daniel ou le Cantique des cantiques. Pour chaque ensemble sont clairement expliquées les raisons qui, selon la recherche exégétique moderne, ont poussé à l'écriture et à l'assemblage de tels corpus, tout en décrivant – lorsque c'est possible – les caractéristiques essentielles de ceux qui en sont à la base. Pour ce faire, des comparaisons très actuelles et parlantes sont utilisées qui font de cet ouvrage une bonne introduction à l'Ancien Testament. On déplorera toutefois l'absence d'une bibliographie générale permettant au lecteur d'aller plus loin dans sa découverte de l'Ancien Testament.

Elena Di Pede

Michel Gourgues

## « *Je le ressusciterai au dernier jour* »

*La singularité de l'espérance chrétienne.* Cerf, coll. Lire la bible, 2012, 214 pages, 20 €.

Le parcours proposé par cet ouvrage court et très dense est original mais il convient de ne pas se méprendre sur sa nature. On n'y trouvera aucune analyse des textes évangéliques sur la résurrection de Jésus à la façon d'un Joseph Ratzinger dans son dernier livre *Jésus de Nazareth. De l'entrée à Jérusalem à la résurrection* (Le Rocher, 2011). Le propos est différent et en quelque sorte plus subtil. L'essentiel consiste en une exégèse serrée des passages où Saint Paul traite de la question de la résurrection, que ce soit celle de Jésus ou la nôtre (l'incontournable *1 Co* 15, des passages de la deuxième lettre aux Corinthiens). L'enquête s'étend aussi à la tradition paulinienne (*Ep* 5,14 et *2 Tm* 2,11-13). Chemin faisant, l'auteur aura analysé longuement le chapitre de Marc (12,18-27) où Jésus évoque sa conception de la résurrection. Son analyse suggestive est proche quoique distincte de celle de John P. Meier. Le lecteur devra parfois s'armer de patience pour traverser d'austères démonstrations exégétiques, mais il sera frappé par la finesse des analyses. Le titre emprunté à Jean attire notre attention sur l'originalité forte de formulations du Nouveau Testament où le Christ lui-même semble être l'agent d'une part de sa propre résurrection et d'autre part de la nôtre. Pourtant, l'immense majorité des témoignages n'insistent-ils pas sur le fait que c'est bien Dieu qui a ressuscité Jésus ? Est-ce une évolution tardive ou une spécificité johannique ?

Est-ce un abus de langage ? Michel Gourgues montre que cette façon de parler a des racines anciennes et que la tradition paulinienne contient des formulations analogues. Ainsi en *1 Co* 15,45, le Christ est appelé « esprit vivifiant » et surtout dans la lettre aux Philippiens 3,21, il est dit que « le Seigneur Jésus Christ transfigurera notre corps de misère pour le conformer à son corps de gloire. » Ainsi, « avec *Ep* 5,14, nous sommes en présence d'une des affirmations plus anciennes de la foi en la résurrection à la suite du Christ. Ce qui est frappant c'est [...] la certitude d'une participation déjà présente à la résurrection de ce dernier à travers l'expérience spirituelle du baptême. La résurrection à la suite du Christ, avant d'être célébrée en lien avec l'horizon ultime de l'espérance, l'a été comme une expérience de communion déjà inaugurée à la vie du Ressuscité ». L'apport essentiel de ce livre est de souligner l'étroite connivence, dès le début de l'annonce chrétienne, entre la résurrection de Jésus et celle des croyants (ou de tout le monde en vue du jugement, selon les représentations), et les parallèles théologiques entre traditions paulinienne et johannique sur le rôle du Christ lui-même dans la résurrection des croyants.

Marc Rastoin

Giovanni MICCOLI

## *Le pontificat de Jean Paul II*

*Un gouvernement contrasté.* Trad. de l'italien par C. de Paepe et P. Gilbert. Lessius, 2012, 480 pages, 29,50 €.

Le titre annonce une étude sur « le pontificat » de Jean Paul II mais il doit

être pris avec réserve, car nombreux sont les aspects du gouvernement de l'Église catholique durant cette époque qui ne sont pas évoqués, sinon par allusions. Les prises de position sur la situation internationale et les guerres, domaine important du pontificat de Jean Paul II, sont présentées de façon plus complète. Le pontificat est envisagé sous l'angle de la cohérence logique des enseignements mis en avant par le Pape polonais, avant tout revendication d'une primauté radicale des enseignements pontificaux dans toute l'étendue des questions de doctrine théologique ou de vie morale. Giovanni Miccoli explore le domaine sensible de l'intervention pontificale quant à la moralité des comportements touchant à la vie sexuelle et au respect de la vie individuelle, de la conception à la mort. La particularité vive des enseignements pontificaux tient à la revendication romaine du caractère infaillible des positions de l'Église catholique en ce domaine qui rejoindrait une vérité éthique inscrite dans la nature de l'homme, de tout homme, quelles que soient par ailleurs ses convictions religieuses ou anti-religieuses. L'Église catholique serait donc habilitée à demander que la législation des Nations et des États soit telle qu'elle rende plus facile, voire obligatoire, le respect de ce que l'Église connaît, et revendique de connaître divinement, quant aux dispositions de loi naturelle valables pour tout homme. L'Église se place alors en position d'antagonisme au regard des orientations institutionnelles des régimes démocratiques. L'auteur évoque aussi les initiatives de Jean Paul II pour développer une conscience catholique de repentance concernant les pratiques de coercition (il ne s'agit pas alors des questions soulevées au sujet des comportements sexuels). Dégagé d'une position de

spectateur historique conventionnelle, Giovanni Miccoli s'engage dans une évaluation du monde catholique, en fonction d'un humanisme démocratique, largement partagé, qui reste implicite. Il reconnaît la nouveauté des demandes de pardon tout en montrant leurs limites; les textes romains cherchent à minimaliser le rôle des structures ecclésiales, ou s'expriment de telle façon que soit effacé le caractère historiquement contingent, boiteux, ambigu de la marche de l'Église dans le temps. À l'avenir, conclue Giovanni Miccoli, il faut que l'Église admette qu'elle a été, qu'elle est, dans le temps, histoire dans l'histoire, avec tout une imbrication d'horreurs et de sang, coresponsable ou victime. Le ton de donneur de leçons irritera mais la lecture ne manque pas d'intérêt.

Pierre Vallin

Michel Maxime EGGER

### *La Terre comme soi-même*

*Repère pour une écospiritualité.* Labor et Fides, 2012, 322 pages, 25 €.

La profondeur de la crise écologique nécessite un changement radical, tant de nos modes de vie que de notre manière de nous rapporter au monde. L'auteur plaide pour une véritable conversion spirituelle, au profit d'une « écologie intérieure », une « écospiritualité ». Si, comme le disent certains, le christianisme est pour une part responsable de la relation dégradée de l'homme au monde, c'est aussi dans sa tradition, surtout orientale (l'auteur est orthodoxe), que se trouveront les ressources nécessaires pour une nouvelle alliance avec la nature. La démarche procède d'une

critique du « paradigme moderne » dont les composantes sont : dualisme esprit/matière, exil de Dieu hors du monde, rationalité logique, désacralisation de la nature, supériorité de l'humain sur les autres vivants, primauté des valeurs masculines. Il convient de revenir d'une attitude de possession/ domination à une attitude de communion/participation. Cela dit l'importance d'une théologie de la création, qui considère Dieu non pas comme extérieur au monde mais habitant en lui. C'est aussi la vision de l'être humain qui est à reconsidérer. La proposition valorise la dimension liturgique, à distance d'autres modèles comme la domination ou l'intendance. Un chapitre substantiel est consacré aux qualités « féminines » à retrouver. L'ouvrage propose un parcours assez complet pour élaborer une écologie chrétienne. On pourra néanmoins s'interroger sur la notion de « sacré » dont l'ambivalence serait davantage à prendre en compte.

François Euvé

Tilman NAGEL

## *Mahomet*

*Histoire d'un Arabe, invention d'un Prophète.*

Trad. de l'allemand par J.-M. Tétaz. Labor et Fides, 2012, 384 pages, 29 €.

Le professeur Nagel a passé toute sa carrière (1981-2007) à enseigner

la langue et la culture arabes à l'université de Göttingen. Cette somme est une présentation globale de ses précédents ouvrages. Ce n'est pas un *digest* : le texte est dense, touffu parfois et la mise en page serrée. Le titre décrit bien l'intention de l'auteur : devant la littérature croyante – voire hagiographique – produite au long des siècles, par la communauté musulmane, Tilman Nagel veut retrouver le Mahomet de l'Histoire et cerner comment a été construite, par la suite, la figure du Mahomet de la foi, guide infallible et impeccable, parfait modèle du vrai croyant. A-t-il réussi à nous donner « la première biographie historico-critique de Mahomet parue depuis plus de cent ans », ainsi que l'annonce la couverture ? Comme il en a été de toutes les tentatives similaires produites sur Jésus, l'exercice est périlleux : à force de craindre l'approche croyante, peut-on éviter d'être trop réducteur ? En deux annexes sur les sources disponibles et leur utilisation, l'auteur nous dit que « seul le flair de l'historien » peut le guider parfois. Au long de la première partie, on peut juger que « ce flair » supplée souvent à l'absence de sources, tandis que les documents semblent plus sûrs et plus abondants pour la deuxième. Le texte mentionne nombre de personnages et d'événements qui rendent nécessaire une formation préalable.

Jean-Marie Gaudoul



Les recensions sont aussi disponibles en ligne sur [www.revue-etudes.com](http://www.revue-etudes.com)  
Chaque mois, des idées de lectures à partager et à commenter.